

Les Cervelines

Par COLETTE YVER

(Suite)

Marceline Rhonans regardait complaisamment cette luxuriante fille poussée, épanouie, embellie dans l'atmosphère des amphithéâtres comme au libre soleil des champs, et elle s'attendrissait de la penser amère, mûre pour toutes les choses du grand mystère humain, et peut-être à la veille de s'y donner. Elle vint s'asseoir à ses côtés.

— Jeanne, ma chérie, lui dit-elle, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ?

Un éclat de rire vibrant haut et clair, résonna en écho de sa phrase dans le petit salon : un éclat de rire de femme vulgaire et peuplé, mais si perlé et séduisant, qu'on lui pardonnait ; Jeanne Bœrck, qui ne savait pas pleurer, savait rire ; c'était ce qui avait le plus ensorcelé l'oreille de Tisserel que ce rire de campagnarde intelligente, le soir, à la salle de garde, après le vin.

— L'épouser ! mais après... qu'est-ce que j'en ferais, ma pauvre amie ?

Elle avait résumé là un état de choses d'une si flagrante fatalité qu'il n'y avait rien à répondre. Qu'aurait fait en somme d'un mari cette créature souverainement occupée, de qui la vie était orientée déjà sans retour dans le chemin du travail scientifique, et qui prenait là toutes ses joies, son intérêt, sa raison d'être. Elle s'amusait à l'extrême d'être médecin ; elle ne se lassait pas de son incessante poursuite contre le mal, contre ce qu'elle appelait, elle, les causes pathogènes. Devant chaque bacille entrevu, sa passion curieuse renaissait ; elle les cultivait, les surveillait, les combattait, en triomphait ou se laissait vaincre, avec une activité sagace et réfléchie, abstraction faite de l'être humain servant de champ de bataille, car elle n'était ni sensible ni nerveuse. Était-ce bien à cette femme qu'on pouvait deman-

der de fonder une famille, de se donner à un homme et d'être mère ?

— D'abord, continua-t-elle, je ne veux pas renoncer à mon métier : alors nous nous ferions concurrence, et une concurrence sotte, insupportable, ridicule ; car je suis plus forte que lui, soit dit sans offenser ce brave Tisserel. Dix fois, vingt fois déjà je l'ai surpris en erreur, diagnostiquant mal, hésitant, oublieux, perdant la tête. Tant que nous sommes étrangers, je m'en amuse ; mais comprenez-vous, ma chère, cette rivalité entre mari et femme. Positivement, je m'exposerais à rougir de lui ; et vous avouerez que ce serait désagréable. Puis il deviendrait envieux de moi, et ce serait tout à fait bête.

D'aimer, d'être aimée, il n'était pas question. Elle ne se laissait pas prendre à la magie de ces mots ; elle n'y pensait pas. Cette fille de vingt-deux ans, au physique riche et plein de forces, travaillait cérébralement neuf, dix ou onze heures par jour ; elle avait après cela de gros sommeils d'enfant, exempts de songes, comme ses vieilles laborieuses l'étaient de rêves ; elle vivait ainsi, satisfait, tout son être dans un bel et parfait équilibre artificiel.

Elle reprit encore :

— Et puis, j'en ai trop vu dans ma salle, de pauvres malheureuses exténuées, vieilles, tuées par cette noble vie de famille que l'on prône tant, la maternité, les soucis et le reste. Et je me demande pourquoi, oui vraiment je me demande pourquoi j'irais troquer mon sort agréable contre cette existence. Vous-même, Marceline, vous ne vous êtes pas mariée, vous voyez bien.

Mlle Rhonans sourit avec un mouvement de tête très amusant. Elle n'était pas absolument jolie à cause de la structure osseuse du visage, mais elle avait en elle mille choses gracieuses.

— Pour moi, répondit-elle, c'est tout différent. D'abord, je n'ai jamais eu de roman comme vous, ma belle Jeanne ; mes parents m'ont seulement proposé deux ou trois mariages que j'ai refusés. Il vous serait encore aisé de tenir un ménage sans briser votre carrière. Combien voyez-vous maintenant de doctresses qui ont mari et enfants ? Mais moi, comment voulez-vous, dites, comment voulez-vous ? Le mariage ne m'est pas possible.

Alors, ne tenant jamais en place, furetant de ci de là dans le petit salon sombre pour souffler au hasard les grains de poussière dont elle était la grande ennemie, elle se mit à dire tout haut ce qui était son rêve intérieur, le programme enchanteur de sa vie. Jeanne Bœrck ne comprenait, ne pouvait comprendre qu'à demi les émotions, les vibrations, la poésie de cette femme. Marceline Rhonans était possédée d'une passion, elle en était dévorée, exaltée, enfiévrée jusqu'à l'ivresse. Elle aimait quelque chose d'inconcevable à tout le monde, quelque chose de mort, d'aboli ; elle aimait jusqu'à une sorte de morbide folie artiste l'âme des peuples finis, les races éteintes, les évolutions ténébreuses des nations antiques, ce qui fut, l'Humanité-mère, le Passé. Parallèlement à sa tâche professionnelle de maîtresse d'école, elle traînait ce rêve : écrire de l'antiquité une histoire monumentale, comme il en a été fait de la France, une histoire morale, dégagée des batailles et de la chronologie la vie nationale.

Toute son existence l'avait menée là. Dans son enfance originale, petite fille absorbée sans cesse par des enthousiasmes secrets, mal définis, elle avait entrevu en se promenant seule, les yeux fermés, dans le jardin de ses parents, des apparitions étranges de son Histoire ancienne. C'étaient des scènes vagues, estompées, imprécises, qu'elle créait avec peine, d'après quelques descriptions sur les livres. Rome et les Latins n'étaient pas assez énigmatiques pour l'avoir séduite ; mais c'étaient Sparte, la Phénécie obscure, la Perse aux arts opulents. Les abrégés qu'on lui donnait à lire n'avaient fait, avec leur concision, qu'exciter sa faim de connaître, évoquer des visions plus chatoyantes. Elle se mit